Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [x] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

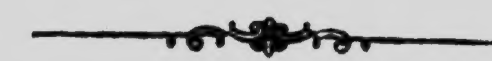
SANCTI DEVOTUS

Si Quæris...

DÉVOTIONS

ET

HISTOIRES ANTONIENNES



MAISON SAINT-ANTOINE

T.-O. F.

777, RUE LAGAUCHETIÈRE EST, MONTRÉAL

1918

Si Quæris

AVEC L'APPROBATION

DES SUPÉRIEURS

RÉGULIERS ET ECCLÉSIASTIQUES

—

SANCTI DEVOTUS

Si Quæris . . .

DÉVOTIONS

ET

HISTOIRES ANTONIENNES

MAISON SAINT-ANTOINE
T.-O. F.
777, RUE LAGAUCHETIÈRE EST, MONTRÉAL
1918

SI QUÆRIS...

Une dévotion universelle

Saint Antoine de Padoue *est sans doute le plus universellement aimé et invoqué des saints. On ne saurait objecter à cette assertion, ni Marie et Joseph, qui tiennent parmi les élus tirés de la race d'Adam une place spéciale et incomparable ; ni les saints nationaux dont le patronage est limité par des frontières territoriales ou l'usage d'une langue. Saint Antoine est " le saint de tout le monde* ou *du monde entier " ; le Pape Léon XIII qui lui décernait cet éloge impartagé n'entendait certainement pas prononcer une définition pontificale, mais non moins certainement, il a proclamé là une incontestable vérité pratique.*

Il ne faut pas chercher la raison de l'uni-

versalité de ce culte ailleurs que dans son efficacité : " Cela paie d'invoquer saint Antoine ! " pourrait-on dire en empruntant au vocabulaire mercantile des Yankees *une formule aussi pleine d'énergie que de connaissance du cœur humain. L'intérêt est le plus puissant de nos mobiles, et les saints n'y contrediront pas, eux qui héroïquement ont substitué aux leurs propres les intérêts de Dieu. Et si quelqu'un avait le mauvais esprit de se formaliser ou de se scandaliser de voir les dévôts du saint pratiquer une dévotion* payante, *nous lui conseillerions d'adresser ses récriminations à Celui dont saint Antoine n'est en somme que l'humble instrument : Notre Père qui est aux cieux.*

Car Lui aussi doit trouver son intérêt au culte rendu à saint Antoine : les grâces petites et grandes et de nature diverses qu'il accorde à l'intercession du bon saint sont une marque sérieuse de son approbation. Et cette approbation se légitime facilement pour qui a été à même de voir de ses yeux et pour ainsi dire de toucher de ses mains les fruits de l'apostolat

qu'Antoine continue d'exercer auprès des âmes, sous son humble apparence de pourvoyeur de pain des pauvres et de chercheur d'obiets perdus. De combien d'âmes la conversion et le salut ont-ils eu pour point de départ une complaisance du bon saint ? Nous le saurons un jour. Mais dès maintenant, nous surprenons cet apostolat dans les grandes manifestations publiques de la dévotion antonienne.

Nous voulons parler des **XIII Mardis**.

Les Treize Mardis

Par décret de la S. C. des Indulgences du 4 mai 1894, une indulgence plénière était accordée aux Membres de la Pieuse Union de Saint-Antoine pour chacun des treize mardis consécutifs où ils accompliraient en l'honneur et sous le patronage du saint les œuvres ordinairement prescrites en tel cas. Cette concession fut ensuite étendue par Léon XIII à tous les fidèles et reportée à treize dimanches pour ceux qui seraient empêchés d'en profiter le mardi.

Pour faciliter le gain de ces indulgences, on en vint dans les églises franciscaines du monde entier à organiser des exercices publics durant treize mardis consécutifs et l'on en fit une série préparatoire à la fête de saint Antoine qui tombe le 13 juin. Partout des grâces si-

gnalées, partout des retours à Dieu accompagnent cette pratique.

C'est, pour ne parler que de notre ville de Montréal, c'est chaque année par milliers que les fidèles accourent à nos églises franciscaines de l'Est et de l'Ouest pour célébrer les XIII Mardis. Les catholiques de langue anglaise se portent à l'Eglise Saint-François, rue Dorchester Ouest, en nombre et en dévotion admirables ; mais, si les fidèles Canadiens qui débordent de notre Chapelle de Saint-Antoine, rue Lagauchetière Est, doivent leur céder sur un point, ce n'est pas sur la ferveur ; c'est sur le nombre et uniquement parce que les dimensions du local sont plus restreintes : Et pourtant ! On s'y entasse *encore à douze ou quinze cents !*

Nos ferventes veillées

A Saint-Antoine, l'office commence à sept heures et demie ; mais dès six heures, des intrépides viennent se garder une place. C'est dire que l'assistance est compacte et qu'on peut à peine trouver un espace vide dans les allées au moment où le Père qui préside l'exercice se présente au sanctuaire pour l'ouverture ; le chœur chante quelques strophes d'un cantique ; l'assemblée toute entière répond par le refrain. Pour le noter en passant, c'est de cette manière que s'exécute tout le programme de chant, par toute l'assistance. Rien n'est plus beau, rien ne touche plus les cœurs.

Après le cantique, sont lues les demandes et les actions de grâces. Vers la fin d'avril, les remerciements sont déjà nombreux ; ils relatent souvent des faveurs signalées, parfois

miraculeuses s'il convient d'employer ce mot. Et les accents de la gratitude se multiplient jusqu'à la fin. Mais dès le début et toujours, les suppliques également affluent, combien ferventes, combien pitoyables et poignantes ! Elles attendrissent les auditeurs et préparent l'explosion de la prière irrésistible.

Un sermon, court et vif, suit cette énumération de besoins, de misères et de souffrances. Il a pour sujet ordinaire un trait de la vie ou du caractère de saint Antoine, d'où découlent naturellement les applications pratiques, une exhortation au bien, de bonnes résolutions.

Et maintenant chacun peut dire : " Mon cœur est prêt ! " C'est le moment pathétique de la soirée, l'émouvante prière à voix haute de toute une foule, dans l'adorable Présence de Jésus au Sacrement.

Treize fois l'intention générale est énoncée, la direction commune imprimée à l'unanime élan des cœurs et des voix ; treize fois la Prière du Seigneur, le Pater, *est clamée à deux chœurs ; treize fois retentit, ardent, presque*

impératif, l'appel à l'intercession du saint.

Puis le Tantum ergo *apaise dans la foi et l'adoration la prière aux ailes frémissantes ; et la lente bénédiction du Dieu visible et caché scelle d'une espérance invincible toutes les âmes émues de charité.*

L'exercice se termine par une interminable vénération de la relique du saint ; une demi-heure durant, les assistants viennent à l'appui de communion baiser le reliquaire porté de l'un à l'autre.

Malgré les incommodités des saisons — on commence dans le froid de l'hiver et l'humidité du dégel, on finit parmi les ardeurs de l'été — malgré l'exiguité de la chapelle — mais deux fois plus grande elle resterait insuffisante — cette série des XIII Mardis " s'achève toujours trop tôt ". Mais ses fruits durent.

C'est à cette fin qu'est publiée cette brochure. Elle sera pour nos habitués du mardi comme un souvenir plus tangible des heures bénies passées aux pieds de saint Antoine.

Aux renseignements utiles et aux prières accoutumées, on y a joint pour l'édification des clients du bon saint le récit de faveurs diverses obtenues à son intercession. Sauf trois, elles ont toutes eu le Canada pour théâtre.

Daigne le puissant et cher saint Antoine bénir ces modestes pages et les employer à la diffusion de son culte salutaire aux âmes et glorieux à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Fr. V.-M. B., o.f.m.

NOTICE

sur la Pieuse Union

REMPLIS de zèle pour le salut des âmes et la gloire du saint, des chrétiens éminents eurent la pensée d'établir à Rome, dans l'église Saint-Antoine de Padoue, au couvent généralice des Frères-Mineurs, près du Latran, une union universelle des fidèles chrétiens sous le patronage du grand Thaumaturge. Le Ministre Général des Franciscains et le Cardinal Parocchi, vicaire du Souverain Pontife, approuvèrent hautement le projet. La *Pieuse Union Universelle de Saint-Antoine de Padoue* fut donc érigée canoniquement en février 1894. En voici les statuts :

I. — But de la Pieuse Union

Ce but est double :

1° Remercier Dieu des privilèges singuliers dont il a enrichi saint Antoine de Padoue et de la gloire

qu'il lui accorde au ciel et même sur la terre.

2⁰ Demander à saint Antoine que ceux qui recourent à lui pour obtenir les nécessités de l'âme et du corps ou qui recherchent avant tout le règne de Dieu et sa justice, soient exaucés par son intercession, c'est-à-dire :

a) Que les païens, les incrédules, les juifs, les hérétiques et les schismatiques trouvent la lumière de la foi qu'ils n'ont jamais eue ou qu'ils ont misérablement perdue.

b) Que les pécheurs si chers à saint Antoine recouvrent la divine grâce perdue par le péché et retournent à Dieu par la vraie pénitence.

c) Que les Frères et les Sœurs des trois Ordres de saint François ne cessent de chercher avec la même ardeur que saint Antoine, et selon leurs Règle et Constitutions particulières, le précieux trésor de l'esprit séraphique ; qu'ils aient le bonheur de le trouver ou que, l'ayant, ils le gardent avec soin.

d) Que les pauvres trouvent le pain de chaque jour nécessaire à leur subsistance.

e) Que ceux qui ont eu le malheur de perdre les biens de la fortune ou de la réputation puissent les recouvrer.

II. — Obligations

Pour atteindre le but indiqué, tous les associés doivent :

3° Réciter, chaque jour, trois fois le *Gloria Patri*, pour remercier la Très Sainte Trinité de l'admirable pouvoir d'intercession qu'elle a concédé à saint Antoine.

4° Réciter chaque jour, en l'honneur de saint Antoine, le répons *Si quæris miracula*, ou, s'ils ne le savent pas, un *Pater*, *Ave* et *Gloria*.

5° Faire une aumône aux pauvres chaque fois qu'ils ont obtenu une grâce par l'intercession de saint Antoine.

6° Envoyer au Père Directeur de la Pieuse Union le récit des faveurs ou des grâces obtenues par l'intercession du Saint ; ces récits qui doivent être contre-signés, autant que possible, par leur confesseur ou quelque personne digne de foi, seront conservés dans les archives du couvent Saint-Antoine.

7° Se confesser et communier le 13 juin, jour de la fête du Saint, ou un jour pendant l'octave.

III. — Conditions d'admission

8° Tous les fidèles qui désirent faire partie de la Pieuse Union doivent envoyer leurs noms, prénoms, celui de leur patrie et le lieu de leur domicile, soit au Père Directeur nommé par le Ministre Général de l'Ordre, à Rome, Collège Saint-Antoine, Via Merulana, 124 ; soit aux Supérieurs locaux des Franciscains.

9° Tous doivent observer fidèlement les conditions indiquées plus haut.

IV. — Avantages

10° Tous les associés, à partir du jour de leur agrégation, ont part à une messe qui se dit chaque mardi pour eux et pour les autres bienfaiteurs de l'église Saint-Antoine, où se célèbrent quotidiennement plus de cinquante messes.

11° En vertu de la communication accordée par le Rme Père Général de l'Ordre, les associés ont part aux prières et aux saintes œuvres qui se font tous les jours dans l'Ordre des Frères-Mineurs placé sous sa juridiction.

V. — Indulgences

A. — *Indulgences plénières.*

1° Le jour de l'inscription ou le dimanche qui suit immédiatement.

2° Pour la fête de saint Antoine de Padoue, patron de la Pieuse Union (13 juin).

3° Pour la fête de sa Translation (15 février).

4° Pour chacun des treize mardis continus (consacrés à honorer spécialement saint Antoine), en quelque temps de l'année qu'on les choisisse, aux membres de la Pieuse Union qui font cet exercice de dévotion en l'honneur du saint Thaumaturge, pourvu qu'à chacun de ces mardis, après s'être confessés et avoir communié, ils visitent une église ou un oratoire public et y prient aux intentions du Souverain Pontife.

5° A l'article de la mort, moyennant la confession, la communion, et si on ne le pouvait, en invoquant dévotement le saint Nom de Jésus, de bouche ou du moins de cœur.

B. — *Indulgences partielles.*

1° 7 ans et 7 quarantaines pour chaque jour de la neuvaine préparatoire à la fête de saint Antoine (13 juin).

2° 100 jours, une fois par jour, en récitant trois *Gloria Patri* en action de grâces à la Très Sainte Trinité pour les dons merveilleux accordés au saint Thaumaturge.

3° 100 jours, une fois par jour, en récitant une prière aux intentions proposées dans la Pieuse Union.

Toutes ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire et accordées à perpétuité.

De plus, une indulgence plénière a été accordée tous les mardis de l'année aux fidèles qui visitent une église franciscaine pendant l'exposition du Saint-Sacrement, en remplissant les conditions ordinaires.

Les Treize Mardis ou Dimanches
en l'honneur de Saint Antoine

Tous les fidèles, qui *treize mardis* ou *dimanches consécutifs*, à n'importe quelle époque de l'année, une fois dans l'année, communient et font une prière en l'honneur de saint Antoine, gagnent une *indulgence plénière* chacun des mardis ou dimanches. Comme pour toutes les autres indulgences, la confession de la huitaine ou quinzaine suffit.

— Chaque mardi de l'année, les Tertiaires peuvent gagner l'indulgence *plénière* dans leur paroisse à défaut d'une église franciscaine. (*Concessions de S. S. Léon XIII*). Toutes ces indulgences sont applicables aux défunts.

Les Treize Pater de Saint Antoine

En récitant treize *Pater*, *Ave* et *Gloria* en l'honneur de saint Antoine, on gagne une indulgence de 100 jours. (S. Cong. Indulg., 9 juin 1896). Pour les réciter avec plus de piété on peut se servir des intentions suivantes, adaptées du *Si quæris*.

I. Bon saint Antoine, apôtre zélé de l'Evangile, défendez notre foi contre toute erreur ; priez avec nous pour l'Eglise, pour le Pape, pour notre Canada français.

II. Bon saint Antoine, puissant sur le Cœur de Jésus, obtenez-nous de Lui qu'Il nous garde en sa grâce durant cette vie et qu'Il nous donne son Paradis en l'autre.

III. Bon saint Antoine, libérateur des captifs, délivrez-nous de la captivité du péché, et des châtiments que nous ont mérités nos fautes.

IV. Bon saint Antoine, qui chassez les démons, faites-nous triompher de leur malice.

V. Bon saint Antoine, lis de céleste pureté, obtenez-nous de Jésus la pureté de l'âme et préservez notre corps de la souillure du péché.

VI. Bon saint Antoine, guide des voyageurs, conduisez au salut ceux qui sont en danger de se perdre, et calmez les flots des passions qui bouleversent nos âmes.

VII. Bon saint Antoine, guérisseur des malades, guérissez nos malades, conservez-nous la santé.

VIII. Bon saint Antoine, qui rendez aux jeunes gens et aux vieillards l'usage de leurs membres, gardez-nous les sens de notre corps et les facultés de notre âme.

IX. Bon saint Antoine, secours des indigents, aidez-nous dans tous nos besoins ; accordez à ceux qui en manquent du travail et du pain.

X. Bon saint Antoine, qui faites retrouver les choses perdues, faites-nous retrouver ce que nous avons perdu des biens de la terre et de ceux du ciel.

XI. Bon saint Antoine, qui ressuscitez les morts, priez pour les pécheurs, pour les agonisants et pour nos chers défunts.

XII. Bon saint Antoine, protégé par Marie, obtenez-nous à tous la grâce d'une bonne mort.

XIII. Bon saint Antoine, nous proclamons avec reconnaissance votre puissance et votre bonté, et en vous remerciant de vos bienfaits, nous vous supplions de nous protéger tous les jours de notre vie et de nous conduire au ciel. Ainsi soit-il.

PRIÈRE

Bon saint Antoine, apôtre plein de bonté, qui avez reçu de Dieu le privilège spécial de faire retrouver les choses perdues, secourez-nous en ce moment, afin que par votre intercession nous obtenions les faveurs que nous sollicitons.

Obtenez-nous aussi une foi agissante, une espérance inébranlable, une ardente charité, une parfaite docilité aux inspirations de la grâce, le dégoût des vains plaisirs du monde, et un désir sincère et efficace des joies ineffables de la bienheureuse Eternité. Ainsi soit-il.

Si Quæris

Texte et traduction

Si quæris miracula	Si vous cherchez des miracles,
Mors, error, calamitas,	La mort, l'erreur, le malheur,
Dæmon, lepra fugiunt;	Le démon, le péché s'enfuient;
Ægri surgunt sani.	Les malades se lèvent guéris.
Cedunt mare, vincula;	La mer s'apaise, les chaînes tombent;
Membra resque perditas	Membres et choses perdues
Petunt, et acci iunt	Qu'ils demandent, ils les reçoivent
Juvenes et cani.	Jeunes gens et vieillards.
Pereunt pericula,	Les périls périssent,
Cessat et necessitas;	La nécessité cesse;
Narrent hi qui sentiunt:	Qu'ils le narrent, ceux qui l'éprouvent
Dicant Paduani.	Qu'ils le disent, les dévots du Saint.
Cedunt mare,...	La mer s'apaise...
Laus tibi per sæcula	Que les cieux vous louent,
O Beata Trinitas;	O Bienheureuse Trinité;
Coram Te deficiunt	Car devant Vous se tait
Jam sensus humani.	La voix de l'homme.
Cedunt mare,...	La mer s'apaise...
℣. Ora pro nobis, Beate Antoni.	℣. Priez pour nous, Bienheureux Antoine.
℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.	℟. Afin que nous devenions dignes des promesses du Christ.

OREMUS

Ecclesiam tuam, Deus beati Antonii confessoris tui commemoratio votiva lætificet ; ut spiritualibus semper muniatur auxiliis et gaudiis perfrui mereatur æternis. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

ORAISON

Que votre Eglise, O Dieu, réjouie par le souvenir de votre confesseur le Bienheureux Antoine, soit toujours munie des secours spirituels et mérite de goûter les joies éternelles. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Ainsi soit-il.

Cent jours d'indulgence chaque fois ; indulgence plénière une fois le mois aux conditions ordinaires. (Pie IX, 25 janvier 1866).

Si Quæris

(*Paraphrase populaire*)

Si vous cherchez des bienfaits,
Le pain, la santé, la paix,
Au Bon Dieu, demandez-les
Par le nom d'Antoine.

REFRAIN : *En chœur :*

Les objets qu'on a perdus,
Par lui sont bientôt rendus ;
Tous les biens sont attendus
Du bon saint Antoine.

Le péché, la mort, l'erreur,
Sont chassés par sa faveur ;
Le démon lui-même a peur
Des vertus d'Antoine.

Chœur : Les objets...

Jeunes gens, unissez-vous
Aux vieillards, et dites-nous
Pourquoi vous invoquez tous
 Le pouvoir d'Antoine ?

Chœur : Les objets...

Louange en l'Eternité,
A la Sainte Trinité,
Qui nous montre sa bonté
 Par les mains d'Antoine.

Chœur : Les objets...

Prière à Saint Antoine

pour obtenir une bonne mort

Tirée de la Liturgie franciscaine

Gaude ! quondam sæculi	Toi qui par la pénible voie
Transiens viator,	Où je marche, passas jadis,
Summi tabernaculi	Et qui maintenant dans la joie
Nunc inhabitator :	Te reposes au Paradis,
Nobis fac propitium	Saint Antoine, rends-moi propice
A quo recepisti	Celui qui t'admit au bonheur ;
Cordis desiderium :	Qu'il exauce, sous ton auspice,
Vitam quam petisti.	Le pieux désir de mon cœur :
Duc in montem Domini,	Par toi guidé dans ma carrière,
Ora nos, Antoni,	Je veux monter vers le Saint Lieu ;
Junctos Deo homini	Et soutenu par ta prière,
Loco sancto poni.	M'unir au ciel à l'Homme-Dieu.
Amen.	Ainsi soit-il.

AVERTISSEMENT

SUR LES RÉCITS SUIVANTS

Pendant qu'il était rédacteur de la *Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte*, l'auteur de ces récits a souvent reçu communication de faveurs attribuées à la protection de saint Antoine. Pour l'édification des lecteurs de la dite *Revue*, il en a conté quelques-uns dans le style vivant de la nouvelle. Il les reproduit ici sous le bénéfice d'une double observation :

Premièrement, il déclare qu'il a toujours fidèlement respecté la substance du fait, en sorte que chacun de ces récits est véridique dans son fond ; mais selon la manière des conteurs, il en a dramatisé l'expression par la supposition d'entours vraisemblables, soit que les circonstances réelles lui fussent inconnues, soit qu'il dût sauvegarder l'anonymat des bénéficiaires;

Deuxièmement, il n'a pas l'intention d'attacher à ces petits traits ou de réclamer pour eux une autre croyance que ne le permet la Sainte Eglise, dont il a le bonheur d'être le fils cordialement soumis.

S. D.

Le portefeuille de l'Institutrice[1]

GRAND Dieu ! mon portefeuille !...

— Eh bien ?

— Perdu ! je l'ai perdu ! mon Dieu !...

— Voyons ! es-tu bien sûre ? Tu viens de t'en servir à l'instant au grand Bazar. Où l'as-tu mis ?

— Dans ma poche de jupe... et il n'y est plus. Sans doute, serrée par la foule, je l'aurai glissé à côté de l'ouverture... "

Les deux interlocutrices, deux jeunes filles d'un peu plus de vingt ans, s'étaient arrêtées sur le trottoir, et la même inquiétude se peignait sur leurs visages. La propriétaire du portefeuille explorait ses poches, les plis de sa robe, son sac à main. Son amie assistait aux recherches avec

1. Mlle A., de St.-J. (*Memento*, novembre 1908, p. 97).

un frémissement qui manifestait le vif intérêt pris par elle à l'opération. Le dialogue, entre-temps, continuait, unissant la sollicitude de l'une aux anxiétés de l'autre.

" Que contenait-il ?

— Mon billet de demi-place, un mandat de 110 francs, ma nomination et les lettres de l'Inspecteur d'Académie... Heureusement, je viens d'en retirer les 50 francs que j'avais emportés et que j'ai changés au Bazar...

— C'est donc au Bazar que tu l'as perdu. Il faut y retourner.

— Y retourner ! Comment veux-tu que je retrouve dans cette cohue un portefeuille grand comme la main ?... Il aura été foulé aux pieds, poussé dans quelque coin, déchiré, sali !... O saint Antoine ! s'écria avec une vive ferveur la pauvre enfant, ô saint Antoine ! je vous promets une messe pour vos âmes abandonnées du Purgatoire, si vous me faites retrouver mon portefeuille !

— Allons toujours au Grand Bazar," répondit l'autre, médiocrement confiante ; elle n'eût pourtant pas voulu contrister son amie en lui avouant qu'elle doutait fort que jamais saint Antoine fît retrouver une aiguille dans une botte de foin.

Au Grand Bazar, où elles rentrèrent vers les quatre heures, la vente battait son plein. C'était précisément un jour d'occasions exceptionnelles et les commis étaient littéralement débordés. Nos chercheuses s'adressèrent au chef de rayon impassible et correct qui leur conseilla " d'aller voir à la caisse ".

A la caisse, on ne savait rien du portefeuille.

" Impossible de chercher ce soir, vous comprenez ; trop de monde... demain matin, les balayeurs trouveront... peut-être... En attendant, allez à la police faire votre déclaration : c'est plus sûr. "

Elles s'y rendirent. A l'interrogatoire qu'un agent galonné et rébarbatif leur fit subir, elles s'imaginèrent qu'on les prenait pour des aventurières, et leur crainte d'être arrêtées dissipa le peu d'espoir qui leur restait.

Minutes cruelles. La malheureuse jeune fille n'était que de passage à Epinal, et elle était attendue le soir même à Saint-J... petite ville des environs. Alphonsine, son amie, lui proposa de télégraphier que son arrivée était remise au lendemain et de passer la nuit chez elle : " Demain, disait-elle,

nous aurons des nouvelles de ton portefeuille, soit au magasin, soit à la police. ”

Jeanne se laissa persuader ; toutefois au repas, malgré les efforts de ses hôtesses, elle manqua lamentablement d'entrain. A l'aube, elle n'avait pas encore fermé l'œil.

“ Le mandat de 110 francs, concluait-elle pour la millième fois, sans doute c'est beaucoup pour mon petit budget. Mais ma nomination, mes brevets, les lettres de l'Inspecteur, c'est tout de suite que j'en ai besoin ! comment me présenter sans cela ? Vraiment c'est mal débuter. ”

Et elle comparait mélancoliquement sa joie de la veille à sa présente tristesse ; elle se rappelait son émotion à la vue de la grande enveloppe officielle que le facteur lui remettait, en levant plus haut que de coutume son vieux képi ; le cri de joie qu'elle avait poussé en lisant le diplôme : “ Maman ! je suis nommée ! nommée à Saint-J... nommée après seulement six mois de stage ! ” elle revoyait sa hâte à venir visiter son poste, les péripéties de son voyage et de son arrêt à Epinal pour mettre Alphonsine au courant de son bonheur... Tout avait bien été jusqu'à cette malencontreuse visite au Grand Bazar ! Que n'avait-elle

attendu au retour pour acheter ces fantaisies ?...

Ces pensées avaient occupé son insomnie et, comme il arrive, tous les déboires, grands et petits, de sa printanière existence étaient accourus noircir l'horizon que sa nomination d'institutrice titulaire avait un instant illuminé d'espoirs. C'était toujours la même chose ! elle était née malheureuse... etc...

Elle aurait bien mieux fait de dormir ; mais à vingt-deux ans, à la veille d'entrer définitivement dans la carrière, quel cœur de jeune fille — et même quel cœur d'institutrice — serait assez bardé de philosophie pour prendre cet héroïque et reposant parti ?...

Notre Jeanne ne le prit pas, et j'ajoute à sa honte que son humeur noire lui fit complètement oublier saint Antoine en qui elle avait ordinairement tant de confiance... Même, n'accusa-t-elle pas d'indifférence et d'égoïsme son amie Alphonsine dont la calme respiration dénotait un sommeil sans angoisses ! Cependant elle la laissa dormir et attendit que le grand jour lui permit de recommencer ses démarches.

Le Grand Bazar se trouva le premier sur leur chemin. Elles entrèrent ; un commis qui bâillait

en époussetant un rayon s'assura à la caisse qu'on n'y avait point rapporté l'objet.

“ C'est ma chance, dit Jeanne. Inutile d'aller à la police : nous n'y trouverons rien.

— Viens quand même, répliqua Alphonsine ; je serais bien aise de trouver ton saint Antoine en défaut ! ”

O bonheur ! ô changement inespéré de la tristesse en joie, de la guigne en bonne fortune et du découragement en cantique d'allégresse !

Le portefeuille était à la police ; il avait été retrouvé, intact, au milieu d'une rue où Jeanne n'était point passée. Le policier, galonné et rébarbatif, en homme expert à reconstituer la scène du délit, conjectura “ que mademoiselle, elle avait été volée et que son voleur — ou sa voleuse — n'osant utiliser le contenu du portefeuille, l'avait subséquemment jeté dans la rue pour s'en débarrasser ”.

Saint Antoine eut sa messe. On dit qu'Alphonsine y assista.

Trois cents piastres

Vous souvenez-vous, Père, de m'avoir dit, lorsque je vous appris que j'avais prêté trois cents piastres sur billet payable à six mois : " Vous êtes donc bien riche ? " Vous saviez bien que je n'étais pas riche, et que j'avais économisé cette somme pour ainsi dire sou par sou, pendant plusieurs années de travail pénible. Mais vous vouliez me faire sentir mon imprudence...

Au bout de six mois, vous avez su que l'on me remettait à plus tard, même pour le paiement des intérêts échus... Oh ! Père ! j'entends encore votre voix sensiblement moqueuse :

" Naturellement ! "

Cependant, vous m'avez conseillé de mettre ma créance entre les mains de saint Antoine. Je l'ai fait, et j'avoue maintenant à ma confusion que je n'avais qu'une toute petite confiance. De temps en temps, j'allais rafraîchir la mémoire

de mon débiteur, sans grand succès ; je revenais toujours le cœur plus gros... C'était un *petit parent*, honnête homme d'ailleurs, mais dans le commerce. Il pensait sans doute que mon travail me suffisait pour vivre et que je n'avais besoin de cet argent que pour assurer mes vieux jours, tandis que lui en profitait tout de suite. Il avait toujours de nouvelles et bonnes raisons pour demander un délai : un paiement urgent, une échéance plus forte qu'il ne l'avait supposée, une grève qui paralysait la production ; il faudrait bien attendre encore un peu... Que dire ?

Puis quand il m'avait ainsi... oui, *arraché* une nouvelle prolongation de terme, sa femme me mettait au courant de réparations entreprises à la maison pour la rendre plus confortable, d'embellissements du ménage, d'ameublement assorti ou complété... toutes choses qui auraient pu passer après l'acquît de leur dette.

Un soir même, elle me garda à dîner : elle avait des primeurs !... Intérieurement, je disais : " Oui, mange à ton goût ! c'est moi qui régale... "

Vraiment j'étais en peine. La négligence de

mes parents me faisait craindre qu'ils ne s'engageassent dans de mauvaises affaires... Quatre mois se passèrent ainsi. J'allai vous revoir le soir du 4 juin, un mardi, le 12ème des treize Mardis préparatoires à la fête du Bon Saint. Vous m'avez encore encouragée à remettre mon billet entre les mains de saint Antoine, et à lui promettre une neuvaine avec un petit *tant du cent.* Cette fois, vos paroles excitant ma ferveur, j'eus bien confiance : et le soir même, quelques heures après ma promesse, étant retournée voir mon débiteur, il me remit de lui-même mes trois cents piastres avec leurs intérêts, s'excusant de m'avoir fait attendre...

Vous n'avez pas même été surpris ...

Mais j'ai fait ma neuvaine avec joie et reconnaissance ; elle finissait le 13, jour de la fête du cher Saint, en qui maintenant j'ai confiance autant que personne !

Vous avez été très bon de me demander de mettre toute mon histoire par écrit, pour l'avantage et l'édification des lecteurs de la Revue ; c'était me fournir un moyen de publier ma reconnaissance, et de demander à tous de m'aider à exprimer ma gratitude à ce céleste protecteur

dont ma défiance précédente n'avait pas tari la générosité. "La reconnaissance, ai-je lu quelque part, attire le bienfait, et le bienfaiteur aime qu'on lui rappelle ses bontés." Je voudrais pouvoir rappeler à saint Antoine, tous les jours de ma vie, sa grande bonté à mon égard et recevoir de lui de nouveaux bienfaits.

Veuillez agréer, Révérend Père, etc...

N. N.

Montréal, 19 juin 1912.

Pour copie conforme.

S. D.

L'oeil crevé[1]

Un instant interrompue par un repos bien mérité, la classe avait repris l'attention des enfants. Dehors, tout vibrait de splendeur estivale ; et par les fenêtres grandes ouvertes mais voilées de cretonne rayée où flottait l'ombre de la vigne grimpante, on aurait pu deviner à mille indices la profondeur éclatante du ciel, la fraîcheur azurée du petit bois voisin, la tiédeur lumineuse de la prairie grouillante d'insectes. Cependant les petites filles s'appliquaient de leur mieux à trouver le nombre de brebis qu'avait pu posséder le berger puisque le loup, la clavelée et le boucher ayant chacun pris sa part du troupeau, il en restait 17 en comptant trois agneaux nouvellement nés.

L'enchanteresse puissance de cette vêprée ne les émouvait pas ; elles en avaient joui pendant la récréation sans un retour sur leur jouissance,

1. D'après la Voce di S. Antonio.

et maintenant leur mobilité se fixait sur le problème ardu ; des cinquante petites têtes noires, brunes et blondes, encore moites du jeu, il n'y avait pas une peut-être qui ne s'occupât sérieusement de chiffres.

Plus sensible au charme de l'été splendide, leur institutrice coulait parfois un regard distrait par l'entrebaîllement du rideau, tandis que son esprit suivait sa pensée et que ses dents mordillaient le bout du porte-plume en suspens. Les jeux de la lumière vibrante retenait un instant ses yeux, mais pas assez pour lui faire oublier sa chère classe ; elle y revenait bien vite, et c'était avec tendresse qu'elle considérait l'application des enfants. L'une d'elles surtout travaillait avec une ardeur amusante, le front presque au ras de la main, comme si la petite intelligence avait voulu diriger du plus près possible le membre obéissant.

— *Chiara, cara mia,* (vous ai-je dit que nous étions en Italie, à Saronno, près de Milan ?) Claire, ma chérie, vous vous appliquez trop — dit l'institutrice dans le silence studieux de l'école.

Toutes les petites têtes se levèrent à l'instant, et un cri de douleur retentit. En se retournant

pour voir Claire, une des enfants s'était blessé l'œil à la plume en arrêt de sa voisine.

Déjà la maîtresse était auprès de la pauvrette qui se lamentait à fendre le cœur, et presque aussi endolorie qu'elle, jugeant le fait important, elle la conduisait à la directrice ; sur l'ordre de celle-ci, une grande élève courut chercher le médeçin.

— Le cas est grave, dit l'homme de l'art après examen ; perforation de la sclérotique ; l'enfant peut bien perdre l'œil. Toutefois, conduisez-la à Milan, aux spécialistes de l'Hôtel-Dieu.

La mère de l'enfant déjà prévenue écouta en tremblant l'arrêt du médecin et mettant toute sa confiance en saint Antoine, elle partit aussitôt pour Milan avec sa fille. Oh ! quelles alternatives de crainte et d'espoir durant la route ! Le saint pouvait-il ne pas l'exaucer ? Mais une blessure si grave !... Le Saint n'était-il pas puissant auprès de Dieu ?... Enfin, elle arrive.

A l'aspect de l'œil, le spécialiste fit une grimace : cependant il voulut l'examiner, et bientôt il s'écria : " C'est merveilleux ! L'œil guérira. La cornée est bien déchirée, la sclérotique est at-

teinte, mais pas autant que je ne le craignais ; elle sera vite cicatrisée. ”

L'enfant put retourner à l'école, l'œil bandé mais en bonne voie de guérison. Et la pauvre institutrice, qui se croyait coupable de l'accident involontairement provoqué par son exclamation, remercie saint Antoine en publiant le fait.

Comme un homme

JE n'appellerai pas cela un miracle, si vous ne le voulez pas, mon Père ; vous êtes plus savant que moi et vous connaissez mieux la manière de dire les choses ; mais appelez-le comme vous voudrez — toujours est-il que ce n'est pas naturel et qu'il faut le publier à l'honneur de saint Antoine de Padoue.

Un homme de trente ans condamné par les médecins qui ne lui donnaient plus que trois mois à vivre et qui, après une neuvaine au bon Saint, est si parfaitement guéri qu'il travaille comme un homme, oui, mon Père, *comme un homme ;* trouvez-vous cela naturel ? n'est-ce pas un miracle ? et ne faut-il pas le raconter à tout le monde pour donner confiance à saint Antoine ?

Je suis bien content de vous voir, mon Père. Vous allez me mettre cette grâce-là dans la *Revue du Tiers-Ordre*. Voyez-vous, je lis la *Revue* bien régulièrement, chaque mois. — De ce temps-ci,

par parenthèse, je me trouve un peu en retard, vu que je viens de passer bien du temps sur mon dos sans bouger. — Eh bien ! Ce n'est pas pour rien dire contre les histoires que publie la *Revue*, il y en a de bien intéressantes; mais permettez-moi de trouver que la mienne en vaut une autre et que vous en avez imprimé qui ne la valent pas.

Voici donc le fait et vous pouvez le publier sans en changer un mot, parce qu'il n'y en a pas un qui ne soit vrai. Je n'ai jamais eu l'habitude de conter des *menteries* ; je suis connu pour cela et même je suis sûr d'avoir un bon témoignage à ce sujet dans notre Fraternité, si vous voulez le demander. Je vous dis donc que je n'ai jamais eu l'habitude de conter des *menteries ;* mais à *c'te* heure où me voici quasiment sur mon lit de mort, vu mon grand âge et la maladie que les médecins m'ont reconnue, tout prêt à paraître devant le Bon Dieu, je ne voudrais pas vous tromper.

C'est au mois de mars dernier que l'affaire est arrivée ; j'étais dans le temps garde-malade à l'hôpital N., sur la rue X. C'est de là que je suis parti pour aller à l'Hôtel-Dieu où j'ai passé

tout l'été : je suis venu ici ensuite, pas guéri, comme vous voyez.

Mon neveu, le fils de ma sœur, un nommé Félix J. vint donc me trouver à l'hôpital pour voir si je pourrais l'y faire entrer. Il était dans un état pitoyable, maigre, pâle, avec les pommettes rouge-vif, les yeux creux, le dos arrondi ; il ne tenait pas sur ses jambes. En le voyant si mal pris, je vais trouver notre bonne Sœur Supérieure, et je lui dis :

" Révérende Sœur, voilà mon neveu ; si vous aviez un lit pour lui, je crois qu'il ne l'occuperait pas longtemps. "

Il y avait justement un lit vide en haut, dans la salle du Sacré-Cœur. On y installa mon neveu et les médecins le vinrent voir. Trois l'auscultèrent l'un après l'autre et leur sentence fut identique.

" M. D., me dirent-ils, il sera aussi bien chez lui qu'ici pour mourir. Il n'y a plus rien à faire, dans trois mois il sera enterré ; mieux vaut le rendre à sa famille. "

Pensez-vous, mon Père, qu'on pouvait laisser mourir ce jeune homme, chef d'une famille qui avait besoin de lui ?

" C'est bon, lui dis-je, retourne chez toi, mais

nous allons faire une neuvaine à saint Antoine, et nous verrons. ”

Je vais lui acheter un petit livre, des médailles, des images, des brefs, enfin tout ce qu'il fallait pour une neuvaine de *première classe* ; je le recommande aux prières ici et là, je demande une neuvaine chez nos Pères, j'écris aux RR. MM. Carmélites... Enfin, je fais pour le mieux.

Eh bien ! mon Père, au bout de la neuvaine, il était guéri, tiré de la consomption qui devait l'enterrer en trois mois. Peu après, il reprit son travail, il est même venu me voir : grand, gros, superbe, un autre homme tout-à-fait.

Eh tenez ! j'ai là la lettre qu'il m'a écrite au nouvel an. Il continue à se bien porter, il travaille dehors au froid, à la pluie, à la neige, par tous les temps : comme un homme.

Honneur et reconnaissance à saint Antoine !

Tout de même, s'il voulait me guérir, moi aussi !

Priez avec moi, mon Père. Ce n'est pas que je tienne à la vie ; mais j'ai encore une ou deux bonnes œuvres à finir avant de m'en aller... je voudrais bien compléter la dct de ma petite nièce qui doit entrer en communauté... Enfin, à la volonté du bon Dieu.

Hein ! Quelle poigne !

OU allons-nous cacher tout cela jusqu'à Noël ?" demanda M. D.... à sa femme, frileusement pelotonnée dans l'angle du traîneau. D'une mais il tenait en bride l'ombrageuse jument, de l'autre, il agrafait l'énorme collet de sa pelisse de loutre.

"Bah ! nous trouverons bien," répondit de dessous les fourrures une voix flûtée.

— "Nous trouverons ? crois-tu que tout cela tiendra dans une coquille de noix ?"

Tout cela, c'était les paquets qui encombraient le traîneau, les jouets des enfants et les victuailles du réveillon ; un cheval mécanique, une armure de cuirassier, cinq poupées de tailles diverses avec leur trousseau et leur mobilier, et des livres illustrés, et des bonbons ; puis des jambons, des conserves, des provisions qu'on ne pouvait se procurer qu'en ville et que les époux rapportaient à la ferme. Le coffre du traîneau était plein, les paquets envahissaient dans le siège et M. D...

sentait le cheval mécanique lui galoper dans les jambes. Mais la route était belle, le temps clair, Jenny, la jument, trottait bien, et la pensée de la joie, des cris d'admiration et de surprise que provoqueraient la vue et la possession de tant de merveilles gonflait d'avance le cœur des heureux parents.

Tout-à-coup, une automobile les dépassa brusquement, effrayant Jenny. L'ombrageuse bête fit un écart vers une rue transversale qu'elle enfila à fond de train, les oreilles rabattues, les narines en feu, insensible au frein et à la voix de son conducteur.

" Allons ! allons ! ma belle, paix ! paix ! Folle bête ! "

Il ne perdait point son sang-froid ; mais les fourrures, les paquets et surtout la présence de sa femme qui s'épeurait de l'allure de la jument, entravaient la liberté de sa conduite.

" Toi aussi, dit-il à sa femme, calme-toi. " Mais de plus en plus effrayée, Madame D... se penchait hors du traîneau et criait aux rares passants : " Au secours ! Arrêtez-là ! mon Dieu ! mon Dieu ! André, mon ami, nous sommes perdus... "

La voie qu'avait prise l'animal éperdu était heureusement une rue de résidences paisibles, de discrètes maisons, sans boutiques et sans commerce. M. D...pensait pouvoir dompter sa jument avant d'en avoir atteint l'extrémité ; le seul danger sérieux que courût le traîneau en très bon état et très solidement campé à ras de terre, c'était la rencontre des chars électriques, au croisement des grandes rues mouvementées. Déjà l'équipage, dans son allure vertigineuse avait traversé sans encombre trois de ces redoutables carrefours.

Cela durerait-il ?...

Au fond du traîneau, Mme D... tremblait de tous ses membres et multipliait les actes de contrition. Une église consacrée à saint François, dont la façade brusquement passa devant ses yeux hagards, lui fit crier : “ Saint François, nous sommes tertiaires... ” Mais dans sa niche de pierre, le Patriarche ne bougea point. Cependant le péril croissait.

Encore une couple d'arpents et la relative sécurité de la rue s'effaçait dans les mille dangers d'une industrieuse avenue, couverte de piétons, de véhicules sans nombre, de chars électriques.

Au devant du traîneau emporté, les aveuglants fanaux accouraient. Et Jenny ne ralentissait pas. “ Nous sommes perdus, ” murmura M. D. Il se recommanda à saint Antoine et commença son “ Notre Père ”. Les dernières maisons de la rue fuyaient derrière lui. Soudain, Jenny manqua des quatre pieds, rebondit, glissa, s’ébroua pour reprendre son aplomb, et frémissante, les flancs battants, blancs d’écume, lassée par sa folle escapade, elle s’arrêta une minute. Déjà son maître avait sauté à bas du siège et, lui prenant les naseaux à pleine main, il la flattait, la calmait par ses paroles et ses caresses. . .

“ Hein ! Jenny ! quelle poigne il a, ce bon saint Antoine ! ”

Le retour s’acheva sans autre incident. On oublia pourtant de cacher les jouets aux enfants. Mais il fallut fixer un *bref* de saint Antoine à la voiture ; Madame D. . . l’exigea sans retard. Et depuis, quand elle a besoin des services de Jenny pour sortir, en donnant à la bête un morceau de sucre, elle ne manque pas de lui dire :

“ Prends garde ! Saint Antoine nous protège ! ”

Et son mari ajoute : “ Et tu connais sa poigne à ce bon Saint ! ”

Une femme inconnue

qui ne dit point son nom et qu'on n'a point revue
RACINE.

LE fait suivant ne s'est point passé en Italie, ou plus loin encore, dans ce merveilleux XVe siècle où les saints faisaient des miracles de leur vivant. Non. C'est de nos jours, en janvier 1915, et à Montréal, paroisse Sainte-Cunégonde (*sa… vot' respect*, disaient nos vieux !). Voici comme il m'a été raconté par le bénéficiaire, que je crois absolument incapable de me tromper, et qui n'a certes pas rêvé.

" Mon Révérend Père : je viens rendre gloire et reconnaissance à saint François d'Assise et à saint Antoine de Padoue, pour une grande faveur qu'ils viennent de nous accorder.

A la fin de janvier, étant sans ouvrage depuis plusieurs mois, je me trouvais en retard pour mon loyer ; nous ne savions pas comment faire ; nous

n'avions pas *une seule cent* pour solder cette dette.

Donc, nous avons prié le Bon Dieu et saint François d'Assise et saint Antoine, comme doivent faire les Tertiaires. Et voilà qu'à notre grande surprise, une Dame se présente, que nous ne connaissions pas ; elle nous remet au-delà de trente piastres et repart sans nous dire son nom ni son adresse.

N'est-il pas juste de publier cette grande grâce dans votre *Revue* ? Gloire et reconnaissance à saint François d'Assise et à saint Antoine de Padoue. Frère G. H., tertiaire. "

La chose est bien étonnante ? Oui, pour ceux qui ne connaissent pas saint Antoine ; non pas pour les autres. Pour celui qui rédige cette note, s'il voulait commencer à vous raconter tout ce que saint Antoine a fait pour lui depuis plus de vingt ans et encore tous les jours, vous n'auriez pas fini de l'écouter demain.

Par téléphone

4 juin 1911, 10 hrs a.m.

— Allô ! Uptown, un, trois, deux, quatre.

— ....

— S'il-vous-plaît.

— ....

— Les Pères Franciscains ?

— ....

— Le Père Directeur de la Revue peut-il venir au téléphone ?

— ....

— Merci.

— ....

— Allô ! Père Directeur de la Revue ?

— ....

— Bien, Père, c'est Sœur N... des Sœurs de Sainte-Anne.

— ....

— Très bien, je vous remercie ; je me permets de vous déranger.

— ....

— Merci, Père.

— ....

— Ce qu'il y a, voici : il y a un mois, pour obliger le père d'une de nos élèves, homme que nous croyions honnête et que nous savions dans le besoin, je lui confiai trente volumes sans prix pour nous.

— ....

— Trente volumes, Père.

— ....

— Il devait nous les relier. La chose conclue, je lui envoie les volumes avec un acompte sur le prix de son travail.

— ....

— Six piastres.

— ....

— Oui, en effet. Depuis, n'ayant reçu aucune nouvelle relative à ces livres, je m'en informe, je téléphone, j'écris... bref ! ce matin, j'apprends de source certaine que loin de relier mes trente volumes, notre homme les avait vendus !

— ....

— Oh ! pour boire, je ne sais pas, mais bien vendus !

— ....

— Vous dites ?

— ....

— Affaire avantageuse ? Vous jugez de ma surprise et de mon désappointement ; je ferai volontiers le sacrifice de l'argent avancé, mais pour les trente volumes..............................

— ....

— Bien entendu. Alors nous avons pensé à saint Antoine, à faire une neuvaine d'ici sa fête.

— ....

— Oui, quand commencerez-vous ?

— ....

— Merci, Père, priez bien fort à cette intention ; il faut qu'il nous rende nos livres.

— ....

— Oui, Père, je compte sur les prières de la communauté.

— ....

— Au revoir, merci.

....

....

....

....

13 juin, matin.

— Allô ! Uptown, un, trois, deux, quatre... s'il vous plaît...Oui.

—..

— Les Pères Franciscains ?

—..

— Voulez-vous appeler le Révérend Père Directeur de la Revue ?

—..

— Merci.

—..

— Allô ! Père Directeur de la Revue ?

—..

— Père, c'est moi, Sœur N. du couvent de Sainte-Anne de N.

—..

— Très bien, merci. Et vous-même ?

—..

— C'est précisément pour cela.

—..

— Oui, il y a du nouveau ; aujourd'hui, je viens vous prier de remercier avec moi le bon saint Antoine, *le bon Saint trouve tout*, puisqu'il m'a fait retrouver mes trente volumes.

—..

— Oui, Père, les trente ; sauf une petite brochure de peu d'importance, dont la perte nous est indifférente.

—..

— Certainement, bien contente.

—..

— Oh ! je n'avais pas autant de confiance que vous, mais maintenant je suis convaincue.

—..

— Oui, vous me ferez plaisir. Peut-être pourriez-vous l'apporter vous-même.

—..

— Ce serait trop de bonté.

—..

— Oui, c'est bien loin. Enfin, si vous veniez de nos côtés.

—..

— Oui, oui, merci, Père.

—..

— Au revoir, merci !

Une fournée sans sel

MA sœur, déclara l'économe à sa supérieure,— ma sœur, nous n'avons plus de pain, pas une miette ! Comment nourrir dix religieuses et quarante enfants avec un reste de viande, quelques œufs et pas de pain ?

Il nous faut du pain, il nous en faut. Les sœurs, moi la première, pourraient à la rigueur s'en passer... mais les enfants ! Je vois déjà leurs menottes tendues vers moi, leurs yeux braqués sur la corbeille vide. — " Ma sœur, une tartine ! " Que pourrais-je répondre ?

— Patience, patience, petite Sœur — fit de son coin une vieille religieuse qui ravaudait des bas, des lunettes bleues sur son nez camus.— La Providence nous enverra du pain.

— Oh ! la Providence ! — murmura presque incrédule la jeune économe, (elle avait à peine trente ans.) — La Providence! — Puis, se reprenant, confuse de son manque de foi : — Tout de même... oui, nous avons la Providence. Mais...

Ceci se passait au couvent de Worcester, Mass, à la Maison Saint-Joseph fondée depuis quelques mois par les Sœurs Grises de Montréal.

Aux dernières paroles de sa jeune économe, la supérieure, religieuse grave et douce, portant très modestement une noble maturité, avait levé sa tête penchée sur son livre de comptes.

Le doigt sur la colonne de l'avoir, elle cherchait par des calculs sans fin une combinaison qui équilibra un budget désespérément enclin au déficit.

“ Petite cellerière, dit-elle, la Providence a-t-elle jamais manqué à ceux qui se sont confiés en elle ?

— Je ne le crois pas... mais...

— Mais ?

— Mais aujourd'hui, c'est différent. Qui nous fournira le pain ?

— Saint Antoine ! dit résolument la vieille religieuse en fixant son œil presqu'éteint sur la statue du Thaumaturge qui lui faisait face.

— Ah ! dit l'économe, cette fois complètement incrédule, si nous comptons sur saint Antoine pour manger du pain aujourd'hui, nous risquons fort de nous coucher sur notre appétit. Saint Antoine, c'est un saint partial, il n'écoute que

ses privilégiés. Vous êtes du nombre, ma Sœur Lapointe — continua-t-elle en se tournant vers la sexagénaire, — mais moi, saint Antoine ne m'écoute jamais.

Du coin de son tablier bleu, elle essuya sur ses doigts un reste de farine, puis elle ajouta : — Econome et cuisinière dans une maison pauvre, ce n'est pas un métier amusant tous les jours !

— Non, mais vous vous en tirez à merveille, ma fille. Ainsi parla la supérieure. Prenez courage, tout ira bien.

— Que ferons-nous ? On ne nourrit pas quarante enfants avec des *Ave Maria* !

— Pas même des religieuses ! Mais écoutez ce que dit notre chère Sœur Lapointe; saint Antoine ne nous délaisse jamais.

— Lui demanderons-nous un miracle ? questionna Sœur Renault.

— Oui, s'il nous en faut un, répondit la sexagénaire ; promettons une messe à saint Antoine et nous aurons du pain, avant midi.

— Avant midi ? C'est un peu fort.

— Je promets la messe, conclut décidément la supérieure ; mais on sonne ; ne serait-ce pas votre provision de pain ?

Sœur Lapointe. — Déjà ? pourquoi non ?
Sœur Renault. — Je n'en crois rien.

Tout de même, mi-désireuse, mi-incrédule, la jeune économe suivit la supérieure à la porte. Sœur Lapointe les rejoignit avec toute la rapidité de ses vieilles jambes.

" Deux voitures de boulanger arrêtées devant notre porte ! s'exclama Sœur Renault. — Serions-nous si vite exaucées ! Impossible !

" — Mes Révérendes Sœurs, dit un homme en saluant les religieuses, vous connaissez Mr Latour, le boulanger ? Le plus gros boulanger de la ville ? Je suis son employé.

La Supérieure s'inclina légèrement. " Je le connais, c'est un bon chrétien, charitable, dévoué à nos œuvres.

— Eh bien ! Par une distraction assez étrange, on a ce matin cuit toute une fournée sans y mettre de sel ; impossible de faire manger ça aux pratiques, personne n'en voudra !

— Et vous nous l'apportez ?

— Oui, ma Sœur ; le bourgeois a dit : Plutôt que de le perdre : les Sœurs pourront peut-être s'en servir ! Alors voilà ! Vous excuserez ?

— Oh! pas besoin d'excuses : l'envoi de votre

bourgeois nous tire d'un mauvais pas. C'est saint Antoine qui lui a fait penser à nous ! Jugez vous-même : quarante enfants et dix religieuses à nourrir et pas une bouchée de pain dans la maison. Salé ou non, le pain arrive à point. Merci, merci !...

Sur ces entrefaites se présenta Mr Latour ; la Sœur Supérieure le mit au fait de leur détresse si providentiellement soulagée par son moyen.

“ Oh ! ma Sœur, dit Mr Latour, moitié souriant, moitié alarmé, s'adressant à Sœur Lapointe, je connais votre pouvoir sur saint Antoine. Je vous en prie, quand vous manquerez de pain, prévenez-moi. Ce bon saint Antoine serait capable de me ruiner pour vous exaucer ! S'il me faisait manquer une fournée chaque fois que vous lui demanderez du pain, j'aurais bientôt la besace sur le dos ! Je vous en conjure, changez de méthode ; au lieu de prier saint Antoine, venez me trouver ; nous y gagnerons tous : vous aurez du pain avec du sel et moi je ne manquerai pas ma fournée.

Sœur Lapointe sourit : “ Ne craignez rien de saint Antoine, monsieur ; avant d'être thaumaturge, il est Père de tous ceux qui se confient

en sa bonté, et c'est là son premier titre de gloire, celui auquel il tient davantage.

— Me voilà convertie, conclut Sœur Renault ; mais il ne fallait pas moins[1]. "

1. Episode de la vie de Sr. Adéline Lapointe-Audette vertueuse sexagénaire morte à la Maison-Mère des Sœurs Grises, le 6 janvier 1911.

L'embarras de tramways

Vous savez combien sont fâcheux les arrêts des tramways quand on est pressé par le travail ou par quelque affaire importante. On dirait un fait exprès. A chaque instant, le timbre d'appel au conducteur retentit, auquel réplique le son mat de la cloche du mécanicien. La lourde machine subit avec un grincement l'effort du frein pneumatique et stoppe sur une demi-longueur. Et souvent c'est une vieille dame, prudente et méticuleuse, qui n'en finit plus de descendre. Le mécanicien ouvre largement le circuit pour regagner le temps perdu, mais dès le prochain coin de rue, se dresse comme une vigie une autre dame prudente, qui, après avoir fait signe, attend que le tramway soit pleinement arrêté pour se risquer à poser le pied sur les marches d'entrée. Pendant tout ce manège, le monsieur ou la dame pressée que vous êtes s'applique à garder une ombre de patience, et sa bonne volonté n'a pas sur

ses nerfs le même effet instantané que le frein sur les roues...

Le pire, c'est un arrêt complet sans espoir de prompt départ. Votre tramway vient prendre rang après quatre, cinq ou six autres ; les voyageurs se lèvent pour voir, le mécanicien descend, le conducteur en fait autant, et vous vous rongez d'ennui et d'impatience. Au bout de quelques instants de ce martyre, si vous avez eu soin de réclamer une correspondance en montant, vous quittez votre siège, vous suivez pendant un demi-arpent la file des chars immobilisés, et vous arrivez jusqu'au premier qui, petit bonheur dans votre détresse, est précisément celui que vous aviez manqué tout à l'heure, d'une seconde.

Vous y pénétrez, sans que personne songe à vous demander votre ticket ou correspondance. Tous les employés de la Compagnie, inspecteurs, contrôleurs, conducteurs, mécaniciens, aiguilleurs, sont groupés avec la foule des voyageurs retardés autour de la cause de l'embarras : un lourd camion écrasé sous sa charge, un *truck* pris au piège entre les rails qu'il suivait pour s'alléger, une automobile en morceaux, dont la ferraille et les bandages empêtrent les roues de son ennemi

victorieux : c'est le tramway que je veux dire...

Et vous écoutez, de la voiture où vous prenez à l'aise la place de votre choix, les commentaires sur l'accident, les conseils pour y porter un efficace remède. Les paroles se croisent, les propos s'échangent, les avis se contredisent et le tramway, désespérément, s'obstine à rester sur la place. Si la double ligne est elle-même bloquée, vous avez dans votre malheur la triste consolation de voir une symétrique file de tramways s'allonger en face de la vôtre. Sinon il vous faut subir l'ironique croisement des voitures qui fuient à contre-voie, avec des sonneries moqueuses...

Enfin ! on repart. Mais la malchance qui vous poursuit veut encore que le char où vous êtes, définitivement en retard et incapable de reprendre "son temps", aiguille au premier carrefour et rebrousse chemin, vous laissant au bord de la voie, attendre le suivant...

Je me trouvai dernièrement dans un aria de ce genre. Je me comportai selon l'usage, et je me rendis immédiatement dans le premier des tramways arrêtés. Et là je vis un fardier chargé de sacs de ciment, dont les roues étaient serrées entre les rails comme dans un étau. Il y avait

sans doute bien du temps que la situation se prolongeait, puisque j'avais dépassé trois ou quatre voitures. On avait probablement épuisé toutes les combinaisons, à voir les hésitations de ceux qui tentaient d'y porter remède, et leur front baigné de sueur, et les outils improvisés qui jonchaient le sol autour d'eux.

“*Force dessus* avec ton char, cria quelqu'un au mécanicien...

— Mais non, tu as déjà essayé, ça n'a pas réussi, tu vas le défoncer...

— Essaye encore.” Le tramway s'arc-bouta contre le fardier, poussa.

Peine perdue ! “Recommence ! — Non ! — Oui !”...

Instinctivement, comme je le fais par une habitude vieille maintenant de vingt ans et plus, je m'étais confié à saint Antoine, car j'étais pressé par plusieurs affaires à régler dans mon après-midi. J'avoue que mon recours ne fut pas bien fervent. C'était plutôt la routine qu'un désir bien actuel qui me fit commencer le *Si quæris* la prière ordinaire au Bon Saint. Et tout à coup, n'ayant pas même eu le temps de gagner un siège, je sentis le tramway avancer sous mes pieds,

tandis qu'au dehors une clameur saluait le succès de la nouvelle tentative. Je me retournai : le fardier dégagé, prenait le bord de la rue, le mécanicien, la main sur sa manivelle grand'ouverte, consultait l'heure, décidé sans doute à *faire de la vitesse.*

Personne ne songea à l'invisible agent qui venait de donner efficacité à une manœuvre déjà tentée deux fois inutilement ; pas même moi, je le dis à ma honte, qui ne rapprochai qu'un peu plus tard les deux faits : mon invocation à saint Antoine, et le démarrage simultané du fardier obstructeur. Je ne crie pas à la merveille, mais enfin, pourquoi, ma prière faite, le fardier remua-t-il, lui qui avait résisté l'instant d'avant ?

Sous la dent

LE brillant était décidément perdu, il fallait bien que la marquise en fit son deuil. La maison, le jardin avait été minutieusement parcourus, fouillés, scrutés dans leurs moindres recoins ; toute la maisonnée était sur pied depuis deux jours et on ne se rencontrait plus sans qu'un même point d'interrogation ne se dessinât sur ces figures d'inquisiteurs fourbus et bredouilles : " Et bien ? — Rien. " Tout le monde en avait assez et la signora Carlotta, dei Marchesi Polvere, déclara qu'il fallait cesser les recherches et qu'elle renonçait au diamant.

Et toutefois elle regardait avec un soupir le chaton vide de l'antique bague qui depuis cinq ou six générations ornait l'aristocratique annulaire des marquises Polvere de Bénévent. Le chaton ne pouvait pas rester vide ! Il faudrait remplacer le brillant ! Et les chers pauvres en souffriraient ! *" O San Antonio !* cher Saint,

faites-moi retrouver cette pierre tant de fois précieuse par sa valeur marchande et par les souvenirs de famille ! *La Voce di S. Antonio* publiera mes remerciments et vos pauvres auront du pain. ”

Ainsi promit la marquise, et tout de suite prenant son manuel de dévotion à saint Antoine, “*La Filotea Antoniana*”, elle récita treize fois de suite la belle invocation qu'elle trouva à la page 208 : “*O saint Antoine, invoqué spécialement pour retrouver les choses perdues*. . . ” etc.

Puis elle s'en alla à table pour le repas de la famille. Elle pensait à sa prière, à son diamant, et n'était point trop attentive à ce que l'on disait. Mais un accident la tira de ses préoccupations : en mâchant une bouchée de viande rôtie, ses dents rencontrèrent une petite pierre. . . et la signora s'aperçut bien que sa mâchoire n'était point faite pour broyer des cailloux.

Oh ! ces cuisinières insoucieuses qui laissent tomber du charbon dans le rôti !

Ce n'était point du charbon, c'était le diamant ! Merveille ! Comment était-il venu là ? La marquise le cherchait depuis deux jours, et ses nobles mains n'avaient point préparé la viande !

Et pour témoigner sa gratitude au bon Saint, pour accroître la confiance de ses fidèles, la Marchesa Carlotta di Polvere a fait publier ce fait dans le numéro du 13 septembre 1909 de *La Voce di S. Antonio* et pour le confirmer, le marquis son époux et cinq autres personnes dont trois hommes et deux femmes que j'ai supposées être ses chambrières, ont signé avec elle.

(Adapté de l'italien.)

Le chapelet retrouvé

MALGRÉ la consolation que j'ai éprouvée à vous revoir, mon Révérend Père, malgré la paix et la tranquillité que m'ont procurées vos charitables conseils, je suis rentrée bien triste de mon voyage à Montréal. J'ai perdu, et vraisemblablement dans votre église, où j'ai assisté à la grand'messe dimanche matin, mon chapelet, un chapelet auquel je tenais beaucoup, moins pour sa valeur, quoiqu'il soit de nacre et monté en argent, que par les souvenirs qu'il me rappelle. Je l'avais reçu de ma mère le jour de ma première communion. Mon nom et la date sont gravés au verso de la croix. C'est, après tant d'années, tout ce qui me reste de cette pauvre mère que j'ai si peu connue. Vous ne pouvez imaginer ma déception ! Une chance me reste : Auriez-vous la bonté de faire chercher dans l'église, du côté de la chaire, dans les bancs du milieu ? Peut-être le retrouverez-vous !

Peut-être aussi quelque personne l'aura-t-elle ramassé et remis au Frère portier ? Pardonnez-moi de vous donner ce message, mais je suis si désolée que vous m'excuserez.

" Mademoiselle, il a été impossible de retrouver votre chapelet dans l'église. On a cherché partout. Le Frère portier a examiné un par un les chapelets qui lui ont été apportés depuis quinze jours : le vôtre n'y était pas. Mais nous allons prier saint Antoine. Peut-être ne l'avez-vous pas perdu dans l'église, comme vous le pensez. Priez avec confiance. Saint Antoine a fait des merveilles plus grandes que le recouvrement d'un chapelet. Et le vôtre vous est si justement cher, que le Bon Saint ne peut pas ne pas vous le rendre. "

Fr. N., O.F.M.

Plus d'un mois après cet échange de lettres, la propriétaire du chapelet reprit le train qui devait l'amener à Montréal. Malgré sa neuvaine et sa confiance, elle n'avait pas retrouvé son chapelet. Elle se proposait de retourner au couvent des Pères, de tenter une nouvelle démarche, de nouvelles recherches. Mais sans



beaucoup d'espoir. Le Père N. avait dû mettre toute sa bonne volonté à chercher la première fois. Enfin ! Si l'on n'espérait pas contre toute espérance, la vie serait trop lourde à porter.

— Pardon, Mademoiselle, lui dit soudain en s'approchant d'elle le serre-frein, j'ai quelque chose à vous remettre.

— Mon chapelet, pensa-t-elle immédiatement, mais sans le dire. Elle manifesta au contraire un grand étonnement.

— La dernière fois que vous vous êtes rendue à Montréal, quand vous êtes descendue j'ai ramassé ce chapelet à votre place.

Et il le lui tendit. Elle n'eut pas besoin de le regarder pour le reconnaître. Intérieurement elle remercia saint Antoine, tandis que l'homme continuait :

— Je comptais vous le rendre à votre retour. Mais vous n'avez pas dû prendre mon train. Comme je ne savais pas qui vous étiez, je n'ai pas pu vous le faire parvenir. Mais je l'ai gardé, parce que je vous ai déjà remarquée plusieurs fois quand vous descendez à Montréal. Je me suis dit que j'aurais une chance de vous revoir et de vous le remettre.

— Pensez, mon Père, disait-elle quelques heures plus tard au Père N., si j'ai remercié ce brave homme et saint Antoine. Mais je voudrais que ma reconnaissance fut publique, pour que les derniers incrédules fussent convaincus.

Les derniers incrédules seront-ils convaincus ? Il faut bien des efforts pour convertir un incrédule ! Mais l'action de grâces est publiée.

L'anneau épiscopal

"Vous regardez mon anneau, me dit le bon vieux prêtre qui depuis quelques jours, tandis que je prêchais la retraite annuelle aux religieuses dont il était le chapelain, me donnait une affectueuse hospitalité. Il vous paraît sans doute bien épiscopal pour la main d'un simple chanoine ?"

En effet, mes regards étaient fixés sur le chaton de l'anneau. C'était un camée d'une finesse admirable, bien que les reliefs en fussent un peu émoussés par un long usage. Il représentait le Saint Jean du Corrège, assis sous son arche, la face tournée vers le ciel qui la baigne de splendeurs, écrivant son fameux *In principio.* A son côté, l'aigle symbolique lissait dans son bec puissant ses pennes rêches. Sur le cintre de l'arche, un œil perçant aurait pu lire encore l'inscription : *Altius ceteris patefecit arcana.*

Le bon chanoine vit à mon air qu'il avait de-

viné juste, et que l'anneau me paraissait bien " un peu épiscopal " ; je devinai à mon tour une histoire. Il en était rempli, et des plus intéressantes. Il avait couru le monde, il avait connu le Cardinal Newman à Birmingham, Louis Veuillot à Paris Pie IX à Rome, et dans l'orbite de ces hommes qui étaient ses grands hommes, toutes les notabilités d'un demi-siècle. Il avait de plus un talent charmant pour dire simplement de bonnes et pénétrantes choses, et je l'écoutais avec un plaisir dont, je crois, nous nous savions gré tous les deux.

L'histoire vint.

" Monseigneur B., me dit-il, m'a permis de porter cet anneau, qui me fut légué par son saint prédécesseur, Monseigneur M. — Il avait été porté, avant ce dernier, par deux évêques de Saint-H. Quand le diocèse fut détaché de celui de M., et que Monseigneur Pr., fut désigné pour occuper le nouveau siège, l'abbé Lar., qui devait lui succéder plus tard, mais qui naturellement ne s'en doutait guère, se trouvait à Rome. Il acheta l'anneau que voici, et l'adressa, avec ses félicitations, à son ami, l'évêque nommé. C'est parce que je les avait intimement connus tous

les deux, que leur vénéré successeur me le confia à sa mort. Il doit revenir au trésor de l'évêché.

Ce n'est point cela qui me le rend si cher, bien que ces souvenirs me soient précieux. Mais il m'est un gage de la protection manifeste de saint Antoine de Padoue, qui est mon patron de baptême. Je raconte cela volontiers, par reconnaissance et dévotion à mon Bon Saint.

Deux fois, j'ai perdu mon anneau. La première fois, il me fut rendu contre toute espérance. Mais la deuxième fois, ce fut plus remarquable encore.

Il m'était sorti du doigt, en hiver, par un froid terrible qui m'empêcha de sentir qu'il tombait : j'avais les mains quasiment gelées. Où était-il tombé ? Quand même j'eusse essayé de revenir sur mes pas, à travers la tempête de neige dont j'avais eu mille peines à sortir, il m'aurait été impossible de le retrouver... Je priai saint Antoine.

Trois ou quatre mois plus tard, au dégel, on me rapporta mon anneau. L'histoire est courte. Mais la main de saint Antoine, répondis-je, s'y voit bien.

L'agent de location

Il fallait se presser ; la mi-avril approchait. Trois logements encore restaient vides et aucun locataire, aucun locataire sérieux du moins, ne se montrait à l'horizon...

La tête dans ses mains, tressaillant aux coups de sonnette, l'infortuné M. Durand faisait de mornes réflexions sur le métier de plus en plus ingrat de propriétaire...

Propriétaire ! pourquoi était-il propriétaire ? Pourquoi s'était-il décidé jadis à mettre sa fortune en propriété bâtie ? Sans doute, il avait cru mieux faire que de la risquer dans de modestes épiceries ou d'éventuelles industries. Mais tout métier a ses aléas. Maintenant qu'il était trop âgé pour changer le sien, la propriété bâtie ne rendait plus. Et il ne fallait point que ses logements demeurassent vides trop souvent ou trop longtemps, pour que l'équilibre de son budget prît une désastreuse tendance à se rompre...

Vides ou remplis comme ils venaient de l'être, d'ailleurs, c'était presque tout un ! Quelle année de malheur ! Chômage, grève, épidémie et le reste ne lui avaient guère permis de toucher ses loyers. Au fond, il était paterne, M. Durand, et c'est un peu pour cela que la propriété bâtie ne rendait plus. Quatre fois l'an, il allait sonner à la porte de ses locataires, il attendait bonnement qu'on voulût bien lui ouvrir, le payer... ou du moins lui promettre qu'on le paierait... plus tard.

Heureux quand on ne le laissait point dehors, par bon ou mauvais temps... — Oh ! que je regrette... je ne vous avais ni vu ni entendu ! j'étais précisément sortie !... j'étais si occupée au ménage !... Et jamais il ne répondait à ces excuses qu'il avait vu arracher de la fenêtre les enfants qui s'efforçaient d'attirer l'attention de maman.

Quel métier ! Et quand enfin il a touché son loyer, le pauvre propriétaire entend une autre chanson :

— Monsieur, il y a une gouttière ; monsieur, le bain est dégradé ; monsieur, ne pourriez-vous pas nous faire entrer le gaz ?

— Bon, bon, dit-il, nous verrons. Au revoir. Mais à peine dans la rue, il entend une fenêtre s'ouvrir et la chanson reprendre :

— Monsieur, le tuyau d'eau fuit ; monsieur, ne pourriez-vous pas faire poser du papier au salon ; monsieur, crie plus haut la voix de la femme, les chambres sont si petites... c'est à peine si...

— C'est cela, il faut démolir et rebâtir sur leurs plans, conclut le propriétaire.

Et cependant, la propriété bâtie rapportera encore moins sans locataires. Et le terme approche, et il n'en vient pas.

— Vais-je m'adresser à un agent de location ? Mais, au fait, saint Antoine, entremetteur de mariages, associé dans mille affaires, fournisseur universel... ne pourrait-il pas ou ne voudrait-il pas se faire agent de location ?

Et enchanté de son idée : " Trois piastres pour vos pauvres, mon Bon Saint, si vous me faites trouver des locataires avant le terme. "

Vite, au revers de ses pancartes, M. Durand s'en va coller des images de saint Antoine.

Les locataires se présentèrent : et chose singulière, saint Antoine prit soin de prélever lui-

même sa commission sur le montant des loyers qui se trouva inférieur de trois piastres à celui que s'était fixé M. Durand. Mais celui-ci fut généreux : il paya une seconde fois saint Antoine et donna la somme promise aux pauvres. Espérons que son désintéressement lui vaudra une bonne année.

Le cheval sauvé

L'HOMME de l'art — c'est ainsi qu'en style soutenu on désigne un vétérinaire — l'homme de l'art hocha la tête, sans mot dire. Pour lui qui n'avait aucun intérêt à la conservation du cheval, il était évident que l'animal n'en avait plus pour longtemps, et qu'avant deux jours il serait crevé. Mais pour la bonne femme qui depuis tant d'années s'était habituée à considérer ce fidèle serviteur comme étant un peu de la famille, l'évidence n'amenait pas la certitude. Il était simplement impossible que *leur* cheval crevât comme aurait pu crever, dans le même cas, le cheval de n'importe qui. Ainsi sommes-nous : nous trouvons tout naturel que le malheur — même un malheur irréparable — atteigne les autres ; jamais nous ne supposons qu'il puisse nous frapper.

Vieux, fatigué, le cheval du voisin n'aurait eu aucune chance d'en réchapper. *Not' cheval* avait

beau être vieux, usé par le travail, insensible aux bons soins et aux remèdes du " maréchal " — autre nom du vétérinaire, en termes *d'habitants* — sa mort aurait été une perte trop lourde pour la maison, pour qu'elle pût être envisagée comme éventuelle.

" Pourriez-vous pas essayer encore de lui faire quelque remède ? insista-t-elle, les yeux fixés sur la figure blasée du maréchal.

— Le Bon Dieu ferait-il un miracle pour une bête ? Il interrogeait pour éviter de répondre. Mais l'intonation de sa question amenait un : " Evidemment non ! " indiscutable. Cependant il ajouta : " Moi, je ne peux pas ! "

Et il partit, sans dire qu'il reviendrait, dernier symptôme d'une issue fatale.

La bonne femme demeurait consternée, mais non convaincue. Elle demeura une minute immobile. Un travail de réflexion s'opérait en elle sans qu'elle en eût nettement conscience. Le mot *miracle* prononcé distraitement par le vétérinaire, avait, dans son imagination lente, mis en mouvement une série de souvenirs dont l'aboutissement serait une suprême résolution — une *idée-force !*

Quelles relations latentes pouvait-il exister entre son vieux cheval, un miracle, un maréchal impuissant ? La mémoire a de ces coups imprévus, triomphe des orateurs et des poètes. Mais la bonne femme se souvint tout à coup avoir lu dans une ancienne *Revue du Tiers-Ordre* un récit intitulé *Saint Antoine Maréchal*. Or, saint Antoine pouvait faire des miracles, lui, et avec son titre de maréchal, il ne refuserait pas d'en faire un pour guérir la bête.

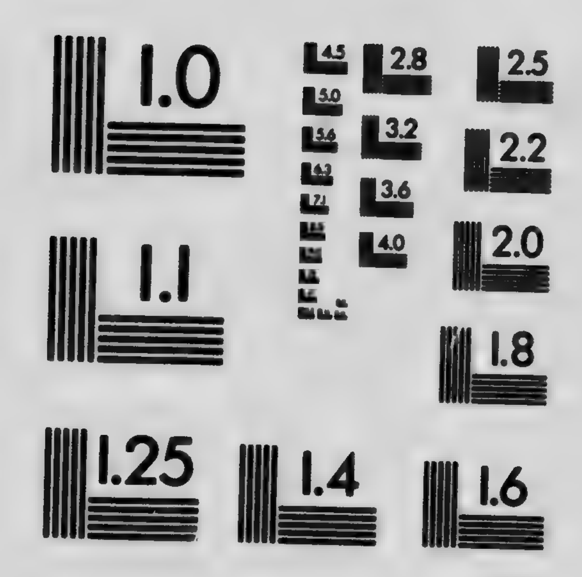
Trait de lumière, espoir renouvelé. Mais hélas ! repentir aussi ! Comme le culte de saint Antoine avait été négligé, à la maison, depuis bien du temps ! Même ne s'était-elle pas permis de *critiquer sur* certains faits attribués au Bon Saint ! N'allait-il pas lui tenir rigueur ? Mais, non ! Un Saint, c'est sans rancune !

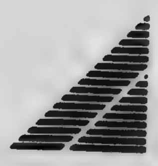
Et bien vite, la petite statue reléguée dans un coin est retrouvée, essuyée, ornée d'un ruban, placée en évidence sur un meuble; deux bouquets de fleurs artificielles la flanquent à droite et à gauche ; un petit lampion s'allume, tout cela en moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour l'écrire. Et la bonne femme tombe à genoux, perdue dans une supplication ardente, mêlée des



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





pleurs d'un sincère repentir pour l'indifférence coupable et pour les critiques... Le temps s'envole sur les ailes de la prière ; deux heures elle prie à peine distraite par les travaux du ménage. Deux heures se consument dans la ferveur et dans les larmes ! que de soupirs, que de promesses ! promesse surtout de publier, si le cheval guérissait.

Quand son *vieux* rentra pour souper, il passa d'abord par l'étable. Le cheval *en avait repris.* Certains indices non équivoques montraient que les remèdes avaient agi...

Tout ému, il appela la mère ! " Ah ! bon saint Antoine ! c'est vous qui l'avez sauvé ! " cria-t-elle.

Et de fait, malgré les pronostics de l'homme de l'art, la bête guérit et vécut. La joie est rentrée au foyer et saint Antoine y a repris la place d'honneur, sur un beau socle garni de velours neuf posé exprès pour lui en-dessous du crucifix.

Aussi la bonne femme publie-t-elle sa reconnaissance envers saint Antoine, si bon, si puissant, et point rancuneux. Et moi, l'humble narrateur, si j'ai ajouté à son récit quelques enjolivures, c'est sans dessein de tromper. Car le fait est vrai.

La récolte de patates

JOE Ménard, dit Laframbroise, hocha la tête d'un air découragé. Le temps avait reviré à la pluie. Après deux petites heures d'espérance, de nouveau il fallait trembler pour la récolte de patates.

Joe Laframboise, Tit Joe dans l'intimité, pour le distinguer de son père, de son grand oncle, de trois de ses cousins qui portaient tous le nom de Joe, était un gros propriétaire de la paroisse de Saint-A..., dans le comté de Portneuf. Il avait eu ses bonnes années, mais depuis quelque temps la malchance semblait le poursuivre. Quand il mettait sa terre en blé, le soleil la desséchait ; quand il la mettait en patates, la pluie n'arrêtait plus. Or, sa terre — une des meilleures du comté, au dire des connaisseurs — était plus noire et lourde qu'elles n'ont coutume de l'être dans le district. Elle aurait donné n'importe quoi, mais en patates, trop de pluie lui

était nuisible. Disons aussi que Tit Joe était, malgré ses quarante-cinq ans tous passés sur la ferme, un peu aventureux, un peu enclin à faire sa tête, à ne pas faire beaucoup de cas des avis de ses anciens. Il avait toujours été de même, et ce n'est pas avec l'âge qu'on se déshabitue de l'indépendance. Surtout maintenant qu'il était comme le patriarche d'une véritable tribu, et qu'il voyait ses grands garçons plier devant lui comme des enfants, il aimait mieux se rappeler les années où il avait eu raison contre tout le monde, que ses années d'insuccès.

Mais cette année, sûrement, ce n'était pas drôle. Si la pluie n'arrêtait pas, ses patates pourriraient en terre. Et ce serait encore une année perdue, la troisième. On a beau valoir soixante mille piastres, trois années perdues se font toujours sentir.

Debout sur la galerie qui entourait sa maison, Tit Joe regardait avec mélancolie et un commencement de découragement le ciel plein d'eau, *pourri*, qui pouvait ainsi s'égoutter quinze jours durant avant de sécher. Et puis quoi faire ? Dire au Bon Dieu : QUE VOTRE SAINTE VOLONTÉ SOIT FAITE !

“ Tit Joe, dit soudain auprès de lui sa femme qui l’était venue rejoindre, nous allons faire une neuvaine à saint Antoine, nous ne pouvons pas perdre encore cette année notre récolte de patates. Le Bon Dieu ne peut pas vouloir cela. ”

Chose étrange, mais bien humaine. Tit Joe, dont la foi n’aurait pas eu un murmure contre la divine Providence si la récolte avait été perdue, Tit Joe ne croyait que médiocrement à l’efficacité d’une neuvaine. Comme malheureusement beaucoup de chrétiens, sans douter théoriquement de la puissance de la prière, ni de la parole de Celui qui nous a dit : “ Demandez et vous recevrez ”, il n’avait pas dans la prière et la promesse divine cette confiance qui obtient l’accomplissement de nos désirs.

Cependant il consentit à la proposition de sa femme. Toute la maisonnée fit la neuvaine. Et même on plaça dans le champ menacé la statue du Bon Saint.

Mon histoire s’arrête ici, la suite, vous la devinez...

“ La pluie cessa et la récolte fut sauvée ?...

— Comme de raison. ”

Le feu de forêt

L'ÉTÉ avait été bien dur. Pas une goutte de pluie n'était venue rafraîchir le sol où l'herbe grillait sur pied, ne laissant à brouter aux troupeaux au pacage qu'un foin sec et maigre. Vers la fin de juillet, le feu prit aux forêts, allumé comme d'habitude par l'imprudence d'un fumeur, ou bien par l'une de ces étincelles que les grands express transcontinentaux sèment par miliers d'un océan à l'autre. Le ciel était constamment couvert d'une buée jaune, qui par moments s'épaississait jusqu'au brun clair, devenait âcre à la gorge, et rendait plus pénible encore le manque d'air et d'humidité : fumée d'un bûcher de milliers d'arpents. Parfois, un coup de vent passait, impuissant à déchirer le rideau de *boucane,* mais apportant du lointain incendie un nuage de cendres, fines et grises, qui tombaient mollement comme la neige.

Depuis plusieurs semaines, au moulin de

F.-H., Northern-Ontario, on vivait pour bien dire au milieu du feu. Cependant, on ne craignait pas excessivement le fléau. Presque chaque année, quelque forêt brûlait dans les environs, et comme il arrive, la fréquence ou la durée du danger le faisait oublier. Le cœur humain est trop faible pour demeurer longtemps sous le poids d'une crainte; il s'en distrait et il la perd de vue. La scierie, pourtant, avec ses chantiers, ses immenses amas de billots, ses piles de planches, hautes comme des maisons, ses montagnes de " bran de scie ", ses ateliers et ses logis tout en bois, aurait offert au feu une proie sans résistance. On y pensait à peine.

Soudain, à midi, le samedi 8 août, un coup de vent, qui se prolongea, souleva une vague de feu par-dessus la zone dénudée que l'on avait tracée dans la prairie ; l'herbe sèche s'enflamma de proche en proche, et avant que les faucheuses, lancées au galop, eussent pu faire sa part à l'ennemi, il avait gagné la forêt qui entourait le moulin d'une ceinture jusque-là bienfaisante et maintenant fatale. En moins d'une demi-heure, elle ne fut plus qu'un brasier, dont le souffle ardent menaçait la scierie.

Un miracle ! Seul le ciel peut délivrer d'une effroyable mort les pauvres gens cernés par les flammes, le maître du moulin, un Canadien-Français, et sa famille, et les familles de ses ouvriers, dont les maisons de bois sont groupées autour de la sienne.

A haute voix on prie, à haute voix on recourt à l'intercession de saint Antoine. La statue du Bon Saint est montée sur le toit du moulin, face au danger. On dit : Saint Antoine, sauvez-nous ! Saint Antoine, sauvez-nous ! La crainte de la mort, d'une atroce fin, tout vivants, dans les flammes, aiguillonne la foi de tous ces braves gens. On promet l'insertion dans la *Revue du Tiers-Ordre*, à laquelle le bourgeois est abonné.

Puis, sans qu'on ait pu se rendre un compte exact de la manière dont il s'est accompli, on crie au miracle. Le feu est tombé, le danger a disparu, la mort affreuse s'est éloignée. Le moulin est sauvé, les habitations voisines sont sauvées avec le moulin.

Gloire, honneur et mille actions de grâces au Bon Saint qui ne manque jamais de secourir ceux qui l'invoquent.

L'embellie

Dans la petite maison de la rue d'Auteuil, la vie décidément s'assombrissait. Et nul espoir qu'un rayon de soleil vînt prochainement réjouir gens et choses !

A la voir, pourtant, cette petite maison de la rue d'Auteuil, avec son perron toujours si propre et sa vigne retombante, on ne se serait jamais douté que ses habitants fussent dans la peine, dans la désolation. On aurait plutôt pensé à quelque discrète réalisation de la maison du bonheur, telle que la montre les innocents romans illustrés dont les mamans sérieuses permettent la lecture à leurs écolières. Et même les voisins qui en voyaient sortir les hôtes, à des heures invariables, pour des raisons connues et point mystérieuses, jugeaient comme les passants moins bien informés, que la paix des existences modestes avait élu domicile dans cette maison-là.

Comme les apparences sont trompeuses ! Sans

doute, on n'était pas malheureux dans la petite maison de la rue d'Auteuil, puisqu'on s'y aimait et qu'on y aimait le Bon Dieu. Mais les préoccupations temporelles pesaient comme une menace sur toute la maisonnée.

La maisonnée, c'était le père, veuf depuis cinq ou six ans, six filles de tailles et d'âges différents, et un grand garçon qui commençait à gagner sa vie.

Tant que la maman avait été là, la joie n'avait pas quitté le foyer. On n'avait jamais été riche, mais une femme dévouée et habile est la plus grande des richesses.

Et elle était — selon le mot plein de sens de la langue populaire — si bonne *ménagère !* Mais le Bon Dieu l'avait prise dans un temps où on aurait eu encore tant besoin d'elle ! Lucie, la dernière, n'avait que trois ans... Depuis le père restait triste, malgré le dévouement de Marie, l'aînée, qui s'était mise courageusement à la besogne ; malgré l'affection et les petits jeux de sa seconde et préférée — bien qu'il aimât également ses sept enfants, Laure était sa préférée, — malgré la sagesse de toutes..., car toutes étaient en exemple dans le voisinage pour

leur piété et leur modestie et leur amour de la maison.

Avec cela, la vie devenait de plus en plus chère. Non seulement les besoins des enfants grandissants se faisaient plus onéreux, mais les prix de tout montaient à chaque occasion et ne redescendaient jamais. Les Messieurs qui se nomment économistes et qui dressent des statistiques savantes pour des revues que personne ne lit, ne se doutent guère combien leurs chiffres troublent le budget des petites gens. Toute hausse constatée sur les denrées alimentaires, sur le pain, sur le sucre, ou sur des objets de première nécessité comme le charbon, quand même elle ne serait que de 0.005%, se fait immédiatement sentir sur la bourse des pauvres...

Si du moins les salaires augmentaient en proportion ! Mais depuis vingt ans et plus qu'il était à l'emploi de la " X. Y. Z. Steel & Iron Man. Co. Ltd ", les appointemant de Mr Larose n'avaient pas varié. Et nul ne se le dissimulait plus à la maison de la rue d'Auteuil, ils étaient simplement insuffisants à faire vivre huit personnes. Même Lucie qui n'avait que huit ans et qui allait à l'école chez les Sœurs, comprenait

que la gêne était entrée au logis. Les aînées tenaient des conciliabules. Marie et Jeanne resteraient pour tenir le ménage, qui était trop fort pour une seule personne, surtout que ni Marie ni Jeanne n'avaient une grosse santé. Laure et Marthe travailleraient. Berthe et Lucie continueraient d'aller en classe et Berthe qui était avancée pour ses quatorze ans, se dépêcherait de prendre son diplôme. Rémy, le grand garçon, s'était déjà mis à l'ouvrage, mais il ne gagnerait pas grand'chose avant longtemps...

Laure et Marthe travailleraient. C'était décidé. Il fallait aider papa. De grandes filles comme elles n'allaient pas se laisser nourrir toujours à ne rien faire ! Mais que feraient-elles ? C'est là que les projets échouaient...

A part le ménage, les travaux de la maison, quelques ouvrages de fantaisie, elles ne savaient aucun métier sérieux. Il est vrai que depuis longtemps elles faisaient à la maison toute leur couture !... Etait-ce suffisant pour entreprendre de coudre pour les autres ?... Ou bien aller travailler dehors ? Marthe était bien prête. Mais Laure, qui avait plus longtemps vécu en demoiselle, trouvait cela bien dur...

Un beau soir, où les " folies " de Laure avaient piteusement échoué devant la mine taciturne de leur père, Marie se décida à le mettre au courant de leurs projets. Le pauvre père faillit pleurer. Il ne pleura pas, bien que depuis la mort de sa femme il eût perdu la honte des larmes, mais il n'accepta pas non plus l'idée de voir ses filles courir les risques des ateliers ou de la manufacture. Il mûrissait un plan lui aussi ; et s'il ne l'avait pas, comme d'habitude, soumis à Marie, qui tenait la place de sa défunte femme, puis au conseil de la petite famille, si étroitement unie, c'est qu'il n'était pas encore bien fixé.

Voilà. Elles savaient que depuis que le vieux X. Y. Z. était mort, ses fils, avec lesquels il était en société, hésitaient à continuer son affaire. Ils ne s'en étaient jamais beaucoup occupés, plus intéressés aux sports qu'aux fluctuations du fer et de l'acier. Cependant lui, qui connaissait la maison depuis au-delà de vingt ans, leur représentait qu'ils ne pouvaient trouver un placement plus avantageux des capitaux que leur père leur avait laissés. Il leur suffirait d'un bon gérant honnête et capable que lui Larose pourrait mettre au courant, avant de quitter la maison, où il ne

gagnait plus assez pour les besoins de sa famille. Qu'allait-il sortir de là, il ne le savait pas ; mais peut-être penserait-on, pour s'assurer ses services, à l'augmenter.

En attendant il fallait patienter. Si la combinaison échouait, et que leur père ne trouvât pas une place plus lucrative... "Eh ! bien, mes pauvres enfants, vous vous mettrez au travail.

— Nous allons demander une neuvaine chez les Pères, dit Laure, demain je monterai !" Avant de monter, comme c'était son jour de confession, elle alla voir son confesseur, qui était aussi le confesseur de son père et de ses cinq sœurs, tant cette famille était unie. Le prêtre était un dévôt de saint Antoine...

Faut-il poursuivre mon histoire ? Vous avez deviné la fin...

Oui, la fin ressemble à la fin de toutes les histoires où saint Antoine paraît !

Le soleil brille de nouveau sur la petite maison de la rue d'Auteuil.

Si vous passez devant elle, vous la reconnaîtrez à son perron bien balayé, à sa vigne retombante ; elle a toujours l'air de la maison du bonheur, et elle en a aussi la réalité. Choses ni gens n'y sont

plus tristes. Saint Antoine a passé par là. A la fin de la neuvaine, les Messieurs X. Y. Z., de la X. Y. Z. Steel & Iron Man. Co. Ltd., avaient décidé de continuer l'affaire où leurs père et oncle avaient fait une belle fortune. Ils avaient trouvé un gérant honnête et capable, et pour décider le vieil employé de leur père à tenir la main à la prospérité de la maison, ils lui avaient offert non seulement une augmentation — telle qu'il n'eût jamais osé la désirer — mais un intérêt aux affaires, à compter de la mort de leur père...

A un centin dans la piastre qui lui avait été promis, saint Antoine gagnait tout d'un coup quinze dollars pour le pain des pauvres...

...Et l'inappréciable gratitude de toute cette famille si pieuse, si unie...

Imelda

IMELDA se remémorait souvent cet évènement, l'un des plus importants de sa vie, son retour à Dieu.

Elle n'en avait reconstitué la genèse que lentement, au gré de ses souvenirs qui peu à peu avaient retrouvé chaque détail, accusant l'un, précisant l'autre, et parfois en ressuscitaient que l'inattention avait dérobés ; car l'œuvre de la grâce en elle s'était manifestée lentement, dans une suite de circonstances sans relief et qui paraissaient sans portée.

***

D'abord, un mardi soir qu'elle s'en allait *aux vues* et qu'il pleuvait, par ennui de se rendre jusqu'au " Moulin Rouge " où elle passait presque régulièrement ses soirées, elle avait suivi de nombreux groupes qui entraient dans une église, à l'angle de deux rues. Imelda n'en connaissait

que la façade prétentieuse ; mais elle savait que cette chapelle était le lieu de réunions des *Tertiaires franciscaines : un lot de vieilles filles pieuses, laides, et qui n'allaient point au théâtre.*

En gravissant l'escalier du porche, elle se disait : le temps passera là comme ailleurs ; tout ce monde est bien aussi drôle à voir que Mary Pickford. Elle ne cherchait que matière à rire.

Elle regretta, presque aussitôt, d'être entrée, parce qu'elle ne trouva pas de siège, et n'eût été que l'affluence des entrants l'avait poussée jusqu'au milieu de la nef, elle aurait rebroussé chemin. Mais derrière elle, l'assistance éta déjà trop compacte et elle dut rester debout, appuyée au rebord d'un banc.

Ce détail était resté précis, il appartenait bien à cette première soirée. Elle n'aurait pu déterminer semblablement ce qui de la cérémonie l'avait intéressée alors ; car chacun des mardis qui suivirent, jusqu'au 13 juin, elle était revenue dans l'église, et chaque fois la cérémonie s'était renouvelée dans le même ordre, en sorte que ses souvenirs chevauchaient sur les dates. Tantôt une chose, tantôt une autre, avait provoqué en

elle le besoin de revenir la semaine suivante : soit la sincérité des remerciements publiés à saint Antoine, soit l'énumération de misères qui sollicitaient soulagement ou secours, soit les sermons des Pères qui parlaient de l'autel, les uns familiers et les autres solennels ; ou plutôt la prière en commun, ardente, émouvante, de toute une foule ; ou peut-être la ferveur des cantiques ; et aussi une interminable vénération de la relique du Saint.

Dans le cœur de la jeune fille, depuis longtemps désaffectionné de toute pratique pieuse, envahi par les pensées mondaines et le péché comme un jardin délaissé par les folles herbes et les ronces, des sentiments se pressaient, des souvenirs renaissaient qui à la fois irritaient Imelda et la captivaient.

“ *Y a-t-il du bon sens*, maugréait-elle, qu'un saint du ciel se dérange pour retrouver une sacoche ou pour obtenir une augmentation de deux piastres à une fille de bureau ! Faut-il que ces dévotes se croient de l'importance, pour s'imaginer que leurs petites affaires intéressent *ces gens-là !* ”

Cependant elle ne pouvait que la spontanéité

et le nombre des actions de grâces ne lui en imposassent.

L'idée lui venait, impérieuse comme une obsession, de *courir sa chance*, elle aussi. Il n'en coûtait rien, et elle verrait bien.

Sans confiance aucune, sans surtout communiquer à personne son vœu : elle avait trop peur qu'on se moquât d'elle ! — Imelda souhaita de retrouver deux bijoux qu'elle avait perdus, ou égarés, quelques semaines auparavant et dont la perte ne l'avait pas même contrariée : ils étaient de peu de valeur, aucun souvenir ne s'y attachait. Son désir était encore plus un défi qu'un caprice. Mais comme son cœur était agité en le formulant !

Un sentiment nouveau pour elle, inavoué, dominant toutefois et qui l'irritait, troublait ce cœur : la conscience qu'elle était indigne du don de Dieu. Depuis bien des années — depuis sa première communion ou presque — elle vivait dans l'offense de Celui qu'avec une foi, une ferveur visibles, invoquait dans l'Hostie exposée la foule des clients de saint Antoine. Il y avait en elle de l'incrédulité, de la raillerie, de la colère ; rien ne lui pesait comme la honte secrète

de ses péchés. Elle en rougissait devant une Présence invisible, bien qu'extérieurement elle portât autour d'elle des regards arrogants.

* * *

Dans la semaine, les deux bijoux lui revenaient. Remit-elle fortuitement la main dessus, comme souvent il arrive pour les objets égarés, ou les retrouvait-elle bien qu'ils eussent réellement été perdus ?... C'est la coutume des grâces de Dieu de se voiler sous l'apparence des choses usuelles ; leur humilité ne découvre leur être qu'aux yeux illuminés.

Elle demeura surprise. Mais l'action de grâce ne monta point dans son cœur. La honte de son intime misère morale, qui l'avait si fort irritée, la ressaisissait. Un autre sentiment s'y ajoutait : la possibilité d'en sortir. Etait-ce une intuition très vague que le Saint — lui ayant rendu des bijoux auxquels elle ne tenait pas — pouvait et voulait lui rendre l'état de grâce dont elle était privée depuis si longtemps ?

Elle s'offusqua d'abord : par une pensée contraire à celle qui l'avait scandalisée lorsqu'elle avait vu les fidèles déranger un saint pour une

bagatelle, elle voulait maintenant croire que la grâce sanctifiante était de valeur trop haute pour devenir l'objet d'une demande familière. Mais une étrange clarté illumina sa conscience : cette estime inaccoutumée de la grâce n'était en elle qu'un subterfuge. Elle ne voulait pas sortir du péché, parce que ce péché, elle l'aimait.

Quelle révélation ! Imelda vivait dans une habitude coupable ; elle était légère, avide de plaisirs et d'amusements ; elle ne priait plus, elle manquait facilement la messe dominicale. Et toutefois jamais elle ne s'était ainsi précisé en soi-même son attitude à l'égard du péché. Dans cette minute, elle vit clair en elle-même. Elle aimait le péché ; elle n'aimait donc point Dieu, ni Jésus-Christ, le Sauveur crucifié pour elle ; si elle mourait, elle serait damnée !...

Elle saisissait dans sa propre vie la réalité de l'enseignement reçu au catéchisme ; elle expérimentait l'incompatibilité de sa foi de chrétienne avec ses mœurs répréhensibles de mondaine.

Imelda résista plusieurs semaines durant à cette lumière, luttant à la fois pour soi et contre soi. Chaque mardi elle retournait aux exercices, de plus en plus *prise*, de plus en plus sincère dans

sa confiance et dans sa prière ; dans le même temps, elle se dégoûtait des *vues*, de ses plaisirs honteux ou frivoles...

***

Un samedi, comme étrangère à elle-même, menée par son idée, conduite d'en-haut, elle se réconcilia avec Dieu par une humble et douloureuse confession. Et le lendemain, dans une communion trempée de larmes, elle promit d'être fidèle à la grâce de sa conversion.

Tout ne lui semblait pas terminé pour autant. Elle voulait qu'une action de grâce publique avoua son incrédulité première, sa confiance suivant le recouvrement des bijoux — puis son retour à Dieu obtenu par saint Antoine. Une pudeur bien caractéristique de la grâce qui la touchait la retint encore trois semaines. Trois semaines de vie pure et pieuse, après des années de légèretés et de fautes, c'était un gage de persévérance : elle avait le devoir de parler. Elle s'y décida.

Et le dernier des *Treize Mardis*, elle entendit de ses oreilles remercier le bon saint Antoine pour sa conversion, et recommander en termes qui l'émurent, sa persévérance à la foule pieuse et touchée.

Table des matières

Une dévotion universelle........................ 5
Les treize Mardis........................ 8
Nos ferventes veillées........................ 10
Notice sur la Pieuse Union........................ 15
Les treize *Pater*........................ 22
Si quæris, texte et traduction........................ 25
Si quæris, paraphrase populaire........................ 27
Prière pour la bonne mort........................ 29
Avertissement........................ 30
Le portefeuille de l'Institutrice........................ 31
Trois cents piastres........................ 37
L'œil crevé........................ 41
Comme un homme........................ 45
Hein ! Quelle poigne !........................ 49
Une femme inconnue........................ 53
Par téléphone........................ 55
Une fournée sans sel........................ 60
L'embarras de tramways........................ 66
Sous la dent........................ 71
Le chapelet retrouvé........................ 74
L'anneau épiscopal........................ 78
L'agent de location........................ 81

Le cheval sauvé........................... 85
La récolte de patates........................ 89
Le feu de forêt........................... 92
L'embellie............................... 95
Imelda................................... 102

85
89
92
95
102



